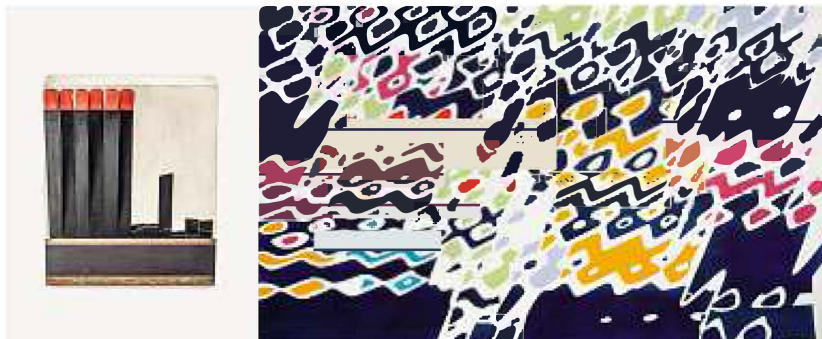


De Seita (*il est recommandé de fermer la pochette avant de frotter l'allumette*) (1968) aux travaux plus abstraits (*Sans titre*, 1950-1998), Raymond Hains s'est illustré par un profond sens de la dérision et un grand éclectisme.



ART

“Hains-saisissable.”

PAR ROXANA AZIMI

« *Raymond Hains était en soi une œuvre d'art.* » L'historien de l'art Marc Dachy a bigrement raison. Décédé en 2005, l'artiste français auquel la galerie Max Hetzler rend hommage à Paris à partir du 22 octobre, avait un charisme qui a parfois occulté l'ampleur de son travail. Sa verve était délirante, son érudition vertigineuse. Aussi pouvait-il converser jusque tard dans la nuit, dans la liesse d'un dîner arrosé, passant du coq à l'âne selon une logique qui égarait bien souvent ses interlocuteurs médusés. Né à Saint-Brieuc en 1926, Hains fait en 1945 une rencontre décisive, celle de Jacques Villeglé, à l'école de beaux-arts de Rennes. Il pratiquera la photographie, d'abord comme reporter-photographe, avant de se lancer dans les clichés « hypnagogiques » (relatifs à l'état précédant le sommeil) obtenus à partir d'un objectif cannelé fragmentant la réalité. C'est avec une technique similaire qu'il réalise avec Villeglé un film abstrait baptisé *Pénélope*. Viendra ensuite l'ère des affiches lacérées, à connotation surtout politique, qu'il collecte toujours avec son complice Villeglé dans les rues parisiennes. En 1960, il suit l'appel du critique d'art

Pierre Restany, qui aimait à l'appeler l'« Hains-saisissable », et signe le *Manifeste des Nouveaux Réalistes* avec Arman, Yves Klein ou Jean Tinguely. Bien que l'esprit néo-Dada infuse ses affiches déchirées, ses pochettes d'allumettes agrandies, réalisées au milieu des années 1960, le rapprocheraient davantage du pop art. En 1965, il invente lors d'une exposition chez la galeriste Iris Clert les noms d'artiste Saffa et Seita, clin d'œil aux régies italienne et française de tabac. Hains aura toujours été en prise avec son temps. Flairant l'impact du Web, il produit en 1997 ses « Mackintoshages », dans lesquels plusieurs fenêtres Internet se juxtaposent sur un tableau imprimé sur tôle. Jamais il ne se départira de son mordant. Ce « *roi du calembour métaphysique* » – comme l'avait baptisé Iris Clert – empruntait aussi bien aux bons mots du marquis de Bièvre qu'au *Parti pris des choses* de Francis Ponge. Son sens de la dérision n'épargnait pas les institutions hexagonales qui avaient laissé sur le carreau bon nombre d'artistes français. Aussi se qualifiait-il, en guise de pied de nez, « *artiste armoricain et non américain* ». Aujourd'hui ses œuvres sont achetées par de grands collectionneurs tels que le milliardaire François Pinault. Ses gestes artistiques étaient

pourtant dénués de toute stratégie mercantile. La critique d'art Claude Rivière rapportait en 1959 dans *Combat* les propos de Hains lors d'un colloque à l'auditorium du Musée d'art moderne: « *Je n'ai jamais rien vendu... Mais je suis prêt à débiter des kilomètres de palissades. Il me semble que l'heure est venue de les convertir en francs lourds. Nous allons faire entrer les devises. Nous allons vendre les affiches lacérées comme on vend des tapis d'Orient: c'est le point noué du Paysan de Paris.* » Le marché, il s'en moquait tellement qu'il avait produit en 2000, à l'occasion du Printemps de Cahors, des pièces en chocola baptisées Raymondines. Du Hains tout craché. 🗨️

« **RAYMOND HAINS, RAYMOND LE DISERT** »
 GALERIE MAX HETZLER,
 57, RUE DU TEMPLE, PARIS 4^e.
 TEL. : 01-57-40-60-80.
 DU 22 OCTOBRE AU 21 NOVEMBRE.
 WWW.MAXHETZLER.COM